



Miranda

Revue pluridisciplinaire du monde anglophone /
Multidisciplinary peer-reviewed journal on the English-
speaking world

15 | 2017

Lolita at 60 / Staging American Bodies

Catel & Bocquet, *Joséphine Baker*

Christine Dualé



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/miranda/10723>

ISSN : 2108-6559

Éditeur

Université Toulouse - Jean Jaurès

Référence électronique

Christine Dualé, « Catel & Bocquet, *Joséphine Baker* », *Miranda* [En ligne], 15 | 2017, mis en ligne le 19 septembre 2017, consulté le 07 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/miranda/10723>

Ce document a été généré automatiquement le 7 juin 2018.



Miranda is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License.

Catel & Bocquet, *Joséphine Baker*

Christine Dualé

RÉFÉRENCE

Catel & Bocquet, *Joséphine Baker*. Paris, Casterman, collection écritures, 2016. 564 p. ISBN : 978-2-203-08840-5

- 1 L'ouvrage « bio-graphique » de Catel Muller est d'une belle originalité car elle adapte en bandes dessinées (sur une demande de Jean-Claude Bouillon-Baker) la vie de Joséphine Baker à partir d'un scénario de José-Louis Bocquet. Catel Muller s'est distinguée pour son talent de dessinatrice et ses bandes dessinées autour de figures féminines emblématiques telles Kiki de Montparnasse (2007) et Olympe de Gouges (2012). Aidée une nouvelle fois de son compagnon, José-Louis Bocquet, ce très bel ouvrage entraîne le lecteur dans la vie romanesque et mouvementée de Joséphine Baker et montre une facette peu connue d'elle : la femme engagée et militante. À travers des dessins sobres et élégants noirs et blancs, Catel fait découvrir la vie de cette femme au destin hors du commun sur 564 pages. Après le « roman graphique » de la vie de Joséphine Baker (6-460), l'auteure présente une chronologie illustrée (463-479) suivie des notices biographiques accompagnées des portraits des proches et personnalités principales ou secondaires qui ont jalonné la vie de l'artiste (481-561) ; puis un texte (« La tribu arc-en-ciel », 562-564) écrit par Jean-Claude Bouillon-Baker, le sixième des enfants de la « tribu » de Joséphine ; ainsi qu'une bibliographie. Ces différentes parties ajoutent à la richesse de l'ouvrage. Les dessins de Catel, servis par un scénario précis et documenté, font le lien entre biographie, monde des cabarets et histoire du début du vingtième siècle, tout en étant au service d'une vie flamboyante menée par une femme d'exception. La présentation chronologique de la vie de Joséphine Baker met en lumière les temps forts de son existence et de sa carrière sans oublier ses combats de femme engagée.
- 2 L'ouvrage commence en 1906, année de naissance de Joséphine Baker et est séquencé autour de son enfance difficile, puis ses débuts d'artiste, qui nous amènent de Broadway à Paris dans les années 1920. Catel fait aussi revivre les missions de renseignements

effectuées par Joséphine pendant la Seconde Guerre mondiale et souligne son engagement contre le racisme et la ségrégation. Les premières pages posent le contexte social et familial sur fond de ségrégation et de violences raciales. Elevée dans ses jeunes années par sa grand-mère et sa tante Cherokee, elle nouera une relation particulière avec ces femmes qui lui apprennent la liberté et la résistance féminine. De sa grand-mère, Joséphine Baker dit : « elle me berce de chansons splendides qui parlent de la liberté qui viendra, un jour » (482). Le lecteur saisit bien aussi la personnalité de Joséphine, débordante d'énergie, et toujours prête à amuser ses camarades et son entourage mais qui s'est faite toute seule. Après une « introduction » qui met les difficultés des Noirs et surtout la solitude de Joséphine et des femmes noires en perspective, l'auteure amène le lecteur dans les grandes villes du Sud des Etats-Unis avec la tournée de la Compagnie Dixie Steppers où Joséphine fait ses premiers pas en tant que costumière avant de monter sur scène. Auprès des membres de la troupe, elle comprend l'importance de la musique comme moyen de survie « car en cette terre infernale pour les pauvres culs noirs, la musique est le seul viatique » (100).

- 3 Au même moment à New York, la revue *Shuffle Along* est le premier spectacle noir présenté à Broadway. Florence Mills (1895-1927), artiste noire surnommée « The Queen of Happiness », assure le succès de la revue avec sa prestation. Joséphine Baker rejoint la troupe à seize ans. *Shuffle Along* marque les débuts du mouvement de la Renaissance de Harlem inaugure la période qui suit, marquée par de nombreuses créations par des artistes noirs. Cette comédie musicale, créée par Eubie Blake et Noble Sissle en 1921, est le premier spectacle noir à pouvoir se produire dans des salles réservées aux Blancs et à offrir la possibilité aux spectateurs noirs d'accéder aux fauteuils d'orchestre. En se produisant à Broadway, *Shuffle Along* ouvre la voie aux artistes et metteurs en scène noirs tout en légitimant leurs comédies musicales. Si ce spectacle rompt avec les tabous raciaux, la comédie musicale reprend les vieux stéréotypes des vaudevilles et *minstrels* très appréciés au début du siècle par le public blanc. La musique jazz, nouvel idiome musical qui se développe au même moment, et les jeunes chanteuses sont une grande nouveauté qui attire le public et en fait l'un des spectacles les plus populaires de l'époque. Les vaudevilles noirs, qui supplantent peu à peu ceux joués par les Blancs, perpétuent certes les clichés dont les Noirs cherchent à se libérer mais leur ouvrent en même temps la voie de la comédie musicale et accompagnent la Renaissance de Harlem. Alors que les journaux et les magazines littéraires noirs diffusent les idées nouvelles des intellectuels noirs, ces spectacles attirent l'attention sur d'autres formes esthétiques noires, directement héritées de l'esclavage. Joséphine Baker fait un triomphe. Le public l'adore car elle incarne le pendant féminin de Sambo, le brave Noir servile et toujours joyeux, stéréotype issu de l'esclavage. Eubie Blake raconte : « elle faisait toutes sortes de blagues avec ses jambes, se trompant, perdant le pas, le rattrapant, jouant aux billes avec ses yeux. Elle dansait toujours en mesure, simplement elle ne faisait pas la même chose que les autres. Les gens hurlaient de rire. Ils ne se rendaient pas compte qu'elle jouait la comédie » (486).
- 4 À Paris, Joséphine fascine davantage. En manque d'affection et d'une image paternelle, elle est à la recherche d'une figure masculine pour partager un projet de vie. De nombreux hommes traverseront sa vie. Elle épouse Willie Wells à l'âge de treize ans ; puis Willie Baker alors qu'elle n'a pas encore seize ans. Eubie Blake tombe aussi sous son charme, puis Paul Colin, Georges Simenon (alors apprenti romancier), Pepito Abatino, Le Corbusier, Jo Lion, Jo Bouillon. On lui prête aussi des relations homosexuelles, ce qui est

suggéré par Catel, et « une liaison avec Colette [...]. Ni Joséphine, ni Colette ne s'étant confiées sur le sujet, cette assertion apparaît pour la première fois dans une biographie publiée aux Etats-Unis en 1993 [...] » (515). Catel explique d'ailleurs que « l'histoire semble trop fantasmée pour être intégrée dans le présent ouvrage » (515).

- 5 C'est une femme, Caroline Dudley, qui donne sa chance à Joséphine en 1925 et lui propose de faire partie de son spectacle à Paris : « Je vous ai admirée sur scène, vous étiez comme un point d'exclamation au bout de la ligne de danseuses ! [...] Je monte la production d'un spectacle à Paris dont la compagnie sera entièrement composée d'artistes noirs...noirs américains ! Et j'ai besoin de vous » (138). En acceptant sa proposition, la vie de Joséphine bascule et Paris lui apporte la notoriété. Elle est saluée par les artistes (Picasso, Van Dongen, Cocteau). Elle devient « la Vénus noire qui hanta Baudelaire » (170) et s'impose comme la première star noire à l'échelle mondiale. Libre et émancipée elle incarne la modernité et trouve sa voie à l'étranger comme « Bricktop », une autre artiste Noire américaine qui se produit déjà dans les cabarets parisiens. Bricktop est la première à initier les parisiens au charleston et assistera ensuite à la folie suscitée par Joséphine. De douze ans son aînée, elle devient l'amie intime et la confidente de Joséphine.
- 6 Dans les années vingt, la référence à l'Afrique dans la décoration et la mode, en passant par le textile, l'habillement et les accessoires, est omniprésente ; mais une Afrique revisitée par l'Occident, ce que Catel montre parfaitement dans ses planches et dans les dialogues des personnages. Les magazines de mode de l'époque : *La Gazette du bon ton*, *Vogue*, *Jardin des modes*, *Art*, *goût*, *beauté*, popularisent « l'art nègre » dans la mode et la décoration. À la fin des années vingt, ce style est tellement apprécié qu'il est produit à grande échelle. Avec *La Revue nègre* (1925), les parisiens ont tous la sensation de côtoyer d'authentiques Africains et de découvrir avec eux la véritable culture africaine. Le numéro de danse de Joséphine avec sa célèbre ceinture de bananes et ses contorsions illustrent les aspects primitifs, naïfs et sauvages recherchés par le public blanc parisien. À cette époque, les Noirs désireux de se faire une place dans le monde du spectacle et de se faire accepter par la société blanche en gagnant en popularité n'hésitent pas à donner ce qui est attendu d'eux et à accentuer les stéréotypes véhiculés par les Blancs, mais ils jouent de cela. Joséphine Baker, elle, arrive à transcender et à sublimer les stéréotypes. Rendue célèbre par le personnage de Fatou dans *La Revue nègre*, Joséphine Baker sait utiliser les stéréotypes pour plaire à son public mais sait aussi s'approprier les codes des Blancs. Toutefois, avec sa popularité grandissante, les rôles s'inversent car Joséphine a lancé une mode et les parisiennes cherchent à lui ressembler. Elles utilisent la gomina que Joséphine commercialise (la Bakerfix) pour donner de la brillance à leurs cheveux et les lisser à sa manière : « Si en tant qu'agent, Pépito n'hésite pas à louer l'image de Joséphine pour les automobiles Delage, les cigarettes Piast ou les tricots Réard, sa plus belle opération – et aussi la plus rentable – reste celle du Bakerfix, une brillantine dont les pots, décorés par Paul Colin, se vendent à des milliers d'exemplaires, rapportant des royalties considérables au couple pendant des années » (509). Cet écart entre réalité et stéréotypes est caractéristique de l'époque. Ces contradictions sont capturées par un autre artiste américain installé à Paris, Man Ray. En 1926 dans son travail intitulé *Noire et blanche*, Man Ray propose une série de portraits où il met en scène un masque africain et le visage de Kiki de Montparnasse. La contradiction chromatique, qui évoque la différence physique, symbolise le racisme et le désir d'être autre de la femme blanche, au point de vouloir devenir noire. La légende affirme que le premier portrait promotionnel de Joséphine, où elle apparaît sur le toit du Théâtre des Champs Elysées avec la tour Eiffel

derrière elle, serait de Man Ray. « Elle est en réalité d'Henri Manuel [...]. Le portrait de Joséphine par Man Ray ne semble avoir laissé aucune trace » (501). Une hypothèse serait que Man Ray aurait détruit ses clichés de Joséphine pour ne pas s'attirer les foudres de Kiki de Montparnasse, sa muse et compagne.

- 7 Lorsque la guerre éclate, cette française d'adoption se dévoue sans hésiter pour la France, ce que l'on sait moins d'elle et qui est très bien rendu dans l'ouvrage. Joséphine prend de nombreux risques en recueillant des renseignements appréciés en haut lieu. Elle déclare : « c'est la France qui m'a faite telle que je suis » (297). Elle avouera à Vincent Scotto qui lui a écrit ses deux chansons emblématiques, *J'ai deux amours* et *La Petite Tonkinoise* : « la France m'a tout donné, à mon tour je dois tout donner à la France » (526). Une rencontre avec le général de Gaulle a lieu en 1943 à l'opéra d'Alger. En 1946, elle reçoit la Médaille de la Résistance avec rosette puis la Légion d'honneur et la Croix de guerre avec palme pour faits de résistance en 1961. Après la guerre elle décide de vouer sa vie à la lutte contre la ségrégation et le racisme et s'engage dans la lutte des droits civiques aux Etats-Unis. Elle participe à la Marche sur Washington en 1963 où la militante s'adresse à la foule ; Martin Luther King lui rendra hommage dans une lettre quelques mois plus tard. En Dordogne, le Château des Milandes est devenu son refuge et le lieu où elle concrétise son projet de fraternité humaine et universelle avec Jo Bouillon. Son souhait qui est de « rendre tous les enfants du monde heureux » (257) commence par l'adoption en 1954 d'Akio et de « Jeannot » à Tokyo et se poursuit jusqu'en 1964 avec l'adoption de Stellina, son douzième enfant. Ses enfants adoptifs sont « le symbole de la paix à venir et [forment] la tribu arc-en-ciel » (375). La princesse Grâce de Monaco confiera à Jo Bouillon après la mort de Joséphine : « nous pensions la même chose : que la cellule familiale est la base d'une société et que c'est pour elle qu'il faut soigner la société, quand celle-ci est malade » (547). Très en avance sur son temps, elle crée en parallèle un projet touristique pharaonique et coûteux avec Jo Bouillon dans son domaine des Milandes. Dans les années 1950 elle décide de se consacrer exclusivement aux Milandes. Ruinée, elle est sauvée une première fois par Brigitte Bardot. À sa séparation avec Jo Bouillon en 1960, Joséphine part sans cesse en tournée afin de conserver les Milandes dont elle est finalement expulsée en mars 1969. Puis elle s'installe avec sa famille à Roquebrune, sous la protection de la princesse Grâce et repart en tournée sans se ménager jusqu'en 1974, date à laquelle la princesse lui propose d'être la vedette d'une revue à Monaco. Aidée de Jean-Claude Brialy, « la dernière bonne fée de la vie de Joséphine Baker » (560), dont elle a croisé la route quelques années auparavant, elle remonte sur la scène parisienne de Bobino en mars 1975. Elle fait un triomphe et chantera jusqu'à son dernier souffle, le douze avril 1975.
- 8 On retiendra de cet ouvrage le portrait d'une icône dont les idéaux et les choix de vie firent d'elle une personnalité d'une extrême modernité qui se réalisa dans l'exil. Dans l'ouvrage *Joséphine* (1976) Jo Bouillon dit d'elle : « Joséphine star, Joséphine héroïne, Joséphine militante, Joséphine mère, j'ai connu toutes les Joséphine, un faisceau de vies en une seule » (543). Ce sont bien toutes ces Joséphine que Catel et Bocquet font renaître et découvrir (ou redécouvrir) dans cet excellent ouvrage servi par de très belles illustrations depuis la couverture jusqu'à la dernière page. Joséphine Baker fut toujours sujet de son propre destin et son point de vue fut celui de l'émancipation et non de la domination. En ce sens, en avance sur son temps, elle illustre déjà très tôt la pensée féministe de la troisième vague et notamment celle de bell hooks pour qui le féminisme doit permettre de lutter contre l'oppression et la domination.

- 9 Tant a été écrit et dit sur Joséphine Baker, qu'il était difficile de poser un regard neuf sur elle. C'était sans compter sur cet ouvrage très réussi et suggéré par Jean-Claude Bouillon-Baker à Catel Muller en 2013, « persuadé que sa mère aurait aimé être dessinée par sa plume » (551). Par ses planches de bandes dessinées, l'élégance de la présentation et les nombreux détails qui l'enrichissent, cette superbe « bio-graphique » raconte aussi l'éclosion des Noirs américains dans les spectacles à Broadway et les années folles à Paris et offre un autre regard, moderne, sur la vie romanesque et tourbillonnante de Joséphine Baker.
-

INDEX

personnescitees Pepito Abatino, Joséphine Baker, Eubie Blake, José-Louis Bocquet, Jean-Claude Bouillon-Baker, Jo Bouillon, Jean-Claude Brialy, Bricktop, Jean Cocteau, Paul Colin, Colette, Caroline Dudley, bell hooks, Le Corbusier, Jo Lion, Florence Mills, Catel Muller, Kiki de Montparnasse, Pablo Picasso, Princesse Grâce de Monaco, Man Ray, Vincent Scotto, Georges Simenon, Noble Sissle, Kees Van Dongen

Keywords : Josephine Baker, Black Venus, black art, Broadway, cabarets, Harlem Renaissance, jazz, minstrel, musicals, Paris, ragtime, rainbow tribe, La Revue Nègre, roaring twenties, Sambo, Shuffle Along

Mots-clés : Années folles, « art nègre », Joséphine Baker, Broadway, cabarets, jazz, minstrel, Paris, ragtime, La Revue Nègre, Renaissance de Harlem, revues, Sambo, Shuffle Along, Tribu arc-en-ciel, Vénus noire

AUTEURS

CHRISTINE DUALÉ

MCF - HDR

Université Toulouse Capitole

christine.duale@ut-capitole.fr